

L'inutile métier de parent?

Judith Rich Harris, *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont. De la véritable influence des parents sur la personnalité de leurs enfants*, traduit de l'américain par Odile Démange, Claude-Christine Farny et Bella Arman, Robert Laffont, 1999, 489 pages

Luis Carlos Fernandez

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32649ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fernandez, L. C. (2000). L'inutile métier de parent? / Judith Rich Harris, *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont. De la véritable influence des parents sur la personnalité de leurs enfants*, traduit de l'américain par Odile Démange, Claude-Christine Farny et Bella Arman, Robert Laffont, 1999, 489 pages. *Liberté*, 42(1), 128–134.

Essai

LUIS CARLOS FERNANDEZ

L'INUTILE MÉTIER DE PARENT ?

Judith Rich Harris, Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont. De la véritable influence des parents sur la personnalité de leurs enfants, traduit de l'américain par Odile Demange, Claude-Christine Farny et Bella Arman, Robert Laffont, 1999, 489 pages.

Imaginez Cendrillon poursuivant des études de psychologie à Harvard et que, le deuxième cycle terminé, une bien marâtre commission d'études la déclare inapte à entreprendre le troisième. Déconfite — mais intimement convaincue du bien-fondé du verdict —, elle entamerait alors une carrière de femme au foyer, tout en consacrant ses moments libres à la corédaction et aux mises à jour successives d'un manuel de psychologie du développement où elle reprendrait à son compte les thèses de la communauté scientifique, dont celle, cardinale et absolument dominante, du primat de l'influence parentale sur la construction de la personnalité de l'enfant.

Il en serait longtemps ainsi, jusqu'à ce qu'un doute s'insinue dans son esprit et finisse par lui ouvrir grand les yeux sur la nature mythique de ladite influence. N'y voyant désormais qu'un dogme malfaisant, elle publierait un long article critique dans la prestigieuse *Psychological Review* qui lui vaudrait le prix George A. Miller, du nom du signataire de la lettre qui, trente-sept ans plus tôt, annihilait son projet de formation doctorale.

Encouragée par cette tardive mais combien douce revanche sur l'académie, l'outsider primé ferait vite paraître un ouvrage grand public tout aussi retentissant.

*

Eh bien, inutile de faire travailler votre imagination, car ceci est la très réelle *success story* de Judith Rich Harris ¹, auteur du livre que j'ai choisi de commenter.

Pavé dans la mare ? Pavé tout court plutôt, rédigé dans le style pédagogique et sur le ton badin (d'une « drôlerie » toute lycéenne en l'espèce) qu'il convient, paraît-il, d'adopter si l'on veut chasser de l'esprit du commun les idées fausses — et affreusement culpabilisantes — que des cohortes de spécialistes de l'enfance y auraient instillées. Ayant réexaminé attentivement un bon échantillon d'études savantes, R. H. trouve qu'elles apportent un faible soutien, voire pas de soutien du tout, à l'hypothèse du primat de l'éducation parentale sur le développement de la personnalité ; les parents, conclut-elle sans hésitation, « n'y sont pour rien », le développement en question étant soumis de part en part à l'influence, absolument déterminante, du groupe de pairs. Les parents pèsent-ils d'un poids quelconque — servent-ils à quelque chose, a-t-on envie de demander — sur un autre plan ? Oui : en tant que *convoyeurs de gènes* essentiellement ; ils peuvent aussi, bien sûr, décider du milieu de socialisation de leurs enfants, mais pas y opérer au besoin quelque modification significative ; ceci est réservé aux enseignants (s'ils sont suffisamment « charismatiques »), du fait que leur action « s'exerce dans l'univers extrafamilial, dans le monde où les enfants vont vivre leur vie d'adulte », explique-t-elle bizarrement, comme si, tout « extrafamiliale » qu'elle soit, l'école était le monde des adultes !

1. Que je désignerai dorénavant par les initiales R. H.

Voici, en substance, le nouveau credo que l'auteur voudrait nous voir adopter, et qu'elle s'évertue à défendre avec des arguments puisés ailleurs que dans la seule psychologie du développement : biologie, sociologie, ethnologie, etc.² sont censées amener aussi de l'eau au moulin d'une entreprise où la volonté de convaincre prend nettement le pas sur le désir d'élucider.

Qu'en dire ? Il se pourrait bien que la thèse que R. H. met en cause ne soit en fait qu'une *hypothèse* toujours en attente de confirmation expérimentale, trop discrètement appuyée par certaines données empiriques et plutôt contredite par d'autres. Après tout, nous sommes ici dans un domaine où les variables sont si complexes que leur opérationnalisation se fait bien souvent au prix d'une sérieuse déperdition de sens, de sorte que ce que l'on mesure peut être fort loin de ce que l'on cherchait à mesurer. Mais les raisons de croire décisive l'influence des parents ne viennent pas seulement du genre d'études que cite R. H. ; elles nous sont fournies surtout par des travaux d'éthologie humaine comme ceux de Spitz, Bowlby, Stern et Cyrulnik, de même que par les anamnèses détaillées des cliniciens et par le patient labeur des biographes, que notre auteur présente de façon caricaturale (p. 68) ; pour ne rien dire des enseignements de l'intervention psychosociale auprès des familles.

Le lecteur le plus acquis à ces tâches éminemment salutaires que sont la traque de mythes et le démantèlement de dogmes sera ébahi de constater que R. H. — qui mène sa charge au nom de l'esprit scientifique — adhère pourtant avec la foi du charbonnier aux conclusions

2. La littérature est également mise à contribution à travers le personnage du fameux conte de Perrault que je nommais au début de ces lignes, et dont l'histoire — évoquée à maintes reprises — représente de toute évidence pour l'auteur une source inépuisable d'inspiration, ainsi que la parfaite illustration de sa trajectoire existentielle.

d'une discipline aussi fumeuse que la génétique du comportement, dont elle invoque sans cesse les « découvertes ». Ce qui l'amène à déclarer tranquillement que

La recherche en génétique du comportement a montré de manière irréfutable que l'hérédité est responsable d'une part significative des variations de personnalités entre individus.

...en toute ignorance (réelle ou affectée) des réfutations décisives dont les procédés statistiques qui caractérisent ladite recherche ont fait l'objet, et que des généticiens et des neuroscientifiques réputés tiennent pour une sorte de fétichisme numérologique. Bien entendu, elle endosse aussi, avec autant d'aplomb, les élucubrations de la sociobiologie et de la psychologie évolutionniste. On ne sera donc pas surpris de ne trouver parmi ses sources *aucun* des si nombreux travaux consacrés à la critique de l'idéologie organiciste³.

Mais un tel parti pris est loin d'être tout ce qui cloche dans cet essai bavard, qui fourmille de confusions, de simplifications et de fautes de raisonnement, agrémentées de péremptoirs sottises du genre : « Après treize ans, il est impossible d'apprendre une langue sans accent », ou : « Les adolescents n'essaient pas de ressembler aux adultes : ils essaient de s'en *distinguer* ! » (on se demande à l'instar de *qui* nos ados bloquaient récemment ponts et autoroutes...). Faute de pouvoir en livrer une critique exhaustive, je m'en tiendrai au plus saillant.

3. Quelques références seulement pour armer le « profane », à qui ce livre s'adresse surtout : Rose, S., Kamin, L. J., Lewontin, R. C., *Nous ne sommes pas programmés : génétique, hérédité, idéologie*, Paris, La Découverte, 1985 ; Lewontin, R. C., *Biology as Ideology. The Doctrine of DNA*, New York, HarperPerennial, 1993 ; Rose, S., *Lifelines. Biology Beyond Determinism*, New York, Oxford University Press, 1997 ; *La Recherche*, numéro spécial : « Sommes-nous pilotés par nos gènes ? », juillet-août 1998.

On s'aperçoit vite que pour R. H. l'attitude, le trait de caractère, le tempérament ne sont pas des *composantes* de la personnalité, mais des désignations équivalentes de celle-ci. C'est sans doute cet allègement conceptuel — par substitution de la partie au tout — qui amène l'auteur à envisager la personnalité « acquise » comme une sorte de défroque étroitement associée au contexte (on n'aurait donc pas une personnalité de base, mais autant de « personnalités » que l'on fréquente de milieux différents), et à parler de « personnalité innée », sous prétexte que les nouveau-nés présentent des différences évidentes de tempérament ; sans songer, dans le premier cas, au contre-exemple du comédien, dont il serait absurde de croire qu'il a autant de personnalités que de rôles dans son répertoire, au lieu d'une personnalité (comme tout un chacun) qui colore justement ceux-ci et en détermine la variété ; et sans comprendre davantage, dans le second, que la naissance est précédée d'une *vie* intra-utérine dont résulte la soi-disant personnalité du nourrisson. C'est sans doute son acharnement à vouloir persuader le lecteur de la justesse de ses vues qui rend R. H. insensible à tout cela et aveugle à la valeur d'autoréfutation qu'ont plusieurs de ses exemples.

Dans le modèle du développement individuel qu'elle propose, la quasi-impuissance des parents est compensée par la toute-puissance du groupe des pairs, chargé d'à peu près tout ce qui fait de chacun de nous ce qu'il est : l'imprégnation culturelle, la socialisation et le façonnement de la personnalité. Ne resterait-il donc rien à faire pour les parents ? Si, quand même : la transmission de la culture, qui se fait

*du groupe de pairs de parents au groupe de pairs d'enfants.
Pas de parents à enfant mais de groupe à groupe — groupe
de parents à groupe d'enfants.*

Et non à travers les individus qui composent ces groupes, comme tout esprit « traditionnel » serait bêtement porté à le croire.

Notre pourfendeuse du postulat éducatif doit tout de même sentir que les fondations de sa théorie sont moins solides qu'elle ne le laisse entendre, car elle pose vers la fin cette excellente question :

Si vos parents comptaient si peu dans votre histoire personnelle, s'ils avaient eu si peu d'influence sur vous, pourquoi occupent-ils une telle place dans vos souvenirs ? Pourquoi pensez-vous si souvent à eux ?

et y répond lamentablement qu'il en est ainsi parce que :

Le module cérébral qui conserve la trace des relations personnelles est accessible à la conscience. Celui qui adapte votre comportement à celui de votre groupe l'est beaucoup moins, bien qu'il soit tout aussi important.

Mais puisque l'intégration au groupe se fait par des relations tout aussi personnelles, on aimerait toujours savoir pourquoi on se souvient autant de celles que l'on a eues avec ses parents.

R. H. achève son propos par un concentré d'affirmations saugrenues.

L'hypothèse du primat de l'éducation parentale, estime-t-elle, conserve un faible espoir : la possibilité que des parents abominables soient en mesure de causer des torts irrémédiables à leurs enfants.

Ce qu'illustre le cas de Genie qui, étant « restée treize ans enfermée dans une pièce, attachée sur une chaise percée », doit vivre désormais « dans une institution.

Mais Genie n'a jamais eu de pairs». Voilà qui explique tout. Car « aussi mauvais que soit le contexte familial, les enfants deviendront des adultes normaux » s'ils « n'héritent pas de caractéristiques pathologiques de leurs parents », si leur cerveau n'a pas « souffert de négligences ou de mauvais traitements » et s'ils entretiennent « des relations normales » avec leurs pairs. L'auteur propose d'« appeler cela l'expérience de Cendrillon », faisant remarquer — avec la navrante espièglerie dont elle n'est point avare — que celle-ci s'en est plutôt « bien tirée... ».

Domage que ses tortionnaires parentaux n'aient pas détaché de temps en temps cette pauvre Genie pour la laisser grandir auprès de ses petits copains — on croit rêver. Au lecteur qui se demanderait où diable trouve-t-on de parent *abominable* qui permet à son enfant d'entretenir des relations *normales* avec ses pairs et de devenir ainsi un adulte épanoui, R. H. répond à son insu : *dans les contes de fées*.

*

Il faut certes savoir gré à R. H. d'insister sur l'importance — peut-être sous-estimée jusqu'ici — du groupe des pairs en tant qu'agent de socialisation. Mais nage-t-elle à contre-courant, comme elle le pense, et a-t-elle signé un ouvrage révolutionnaire, comme le prétend son éditeur français ? Elle a écrit un livre plutôt conforme à la devise tacite de l'époque — *les parents au rancart !* ; un livre-symptôme sur l'éclipse de la fonction parentale. Je trouve autant qu'elle révoltant que l'on culpabilise ceux qui en sont investis. Mais là où elle ne semble voir que la conséquence d'une théorie abusive, je reconnais surtout la main parfaitement visible du marché qui, en dressant le consommateur dès le berceau, tue dans l'œuf l'autorité que ses cyniques serviteurs — gouvernements et tribunaux — somment les parents d'exercer.